

**fabien clayel**



**l'évangile cannibale**

**actust**

# FABIEN CLAVEL

# L'ÉVANGILE CANNIBALE

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, janvier 2014

34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-917689-58-5 // EAN : 9782917689585



## [1]

Je suis un salopard.

Oui, un sale enfoiré, une grosse enflure.

Attention, je suis pas de ceux qui foutent les pieds sur la banquette dans les transports en commun, ceux qui font chier leur clébard sur ton trottoir, ceux qui balancent des papiers par terre pour les esclaves qui les ramasseront.

Non, je suis d'un autre niveau. Je suis le connard qui t'emmerde parce qu'il a raison, parce qu'il sait ce que t'es pas capable de comprendre.

Les autres, ce sont des indifférents, des passifs de la saloperie. Moi, j'ai remplacé l'indifférence par de la haine pure, concentrée, une misanthropie universelle que je vous crache à la gueule.

Ma détestation a pris désormais des allures cosmiques. Pourquoi ? Parce qu'elle me protège. Ma haine est un rempart contre la dégueulasserie d'autrui. Vous savez, ce prochain qu'il faut aimer comme soi-même. Eh bien, j'applique

la méthode. Mais inverse : je hais mon prochain comme moi-même.

Je suis l'acrimonieux, le beauf, le divorcé.

J'ai besoin de cette haine parce que, depuis trois mois, mon excellente seconde femme m'a collé au mouvoir.

Bien sûr, l'endroit s'appelle pas comme ça. Le nom était les mûriers, sans doute avec un jeu de mots sur le verbe mûrir. Celui qui a songé à ça devait pas avoir entendu parler de l'acte manqué. A sa décharge, y avait quelques mûriers d'Espagne dans la cour. On m'a fait la retape quand je suis arrivé. La symbolique de ces arbres, c'est qu'ils produisent des fruits comestibles et qu'en plus on peut fabriquer du papier avec l'écorce. Bref, ils ont planté de beaux mûriers d'Espagne, appelés mûrier à papier ou arbre aux cerfs, et je préfère ce dernier nom. Et puis, ils se sont rendu compte que leur belle métaphore tenait pas face à la réalité : le pollen déclenchait des allergies monstrueuses qui sont venues à bout de plusieurs pensionnaires. Alors, ils ont tout arraché. C'est dommage. Moi, j'aurais bien aimé partir comme ça, étouffé par un arbre. Ça aurait été comme une réponse ironique.

Sur les brochures, c'est une quinzaine de chambres réparties sur un unique étage, le septième, avec grand hall collectif et secrétariat. On a collé ça où on a pu. Je pourrais te décrire tous les gens qui habitent l'endroit : les philou, les bachir, les jacky, les pierrot, et yan, et dédé, et tom et jules et simon. Mais j'en ai même pas envie. Les autres m'intéressent pas.

Pour moi qui suis à l'intérieur désormais, qui arpente les entrailles du monstre, c'est un clapier à vieux, le terminus

des destinées individuelles, le broyeur des volontés usagées, le grand collecteur des délinquents.

Nous sommes un tout-à-l'égout à ciel fermé. Parce qu'un vieux c'est pas propre, ça pue, c'est indécent. On nous cache comme une maladie honteuse : la vieillesse, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Depuis des années, on essaie de nous convaincre que l'âge est une maladie comme les autres, un syndrome qui se traite à coups de médicaments et que la sécu te rembourse royalement et qui vient engraisser les mégacompagnies comme Yasu-pharma®.

Tout ça me fait gerber.

Moi, heureusement, j'ai pas eu à faire ça. Mes parents sont morts tous les deux avant de devenir liquides. Pas le temps de les foutre au mouroir. Les veinards !

Comme j'ai pas envie de mourir tout de suite, que je veux souffrir encore un peu, faire grincer toutes les articulations de mon corps comme un vieux mécanisme sec, j'ai décidé d'entrer en résistance.

Parce qu'ici, tout se ligue pour t'amoindrir, t'aplatir, te réduire à rien : te faire disparaître. Mais en te gardant vivant parce qu'on a des stats à défendre.

Tous centenaires !

L'immortalité pour tous !

Tu seras mathusalem, mon fils !

Même si c'est prisonnier d'un cadavre vivant. Car les chiffres sont le bien, ils mentent pas, ils sont transparents. La vie est sacrée, bordel ! Tu vas pas te foutre en l'air. On est plus

au moyen-âge ou en afrique pour crever comme des cons à trente-cinq ans.

Mourir, c'est pas normal. C'est une erreur de programmation génétique. Tes cellules peuvent tenir presque éternellement si tu les boostes un peu.

Alors, le système du mouroir, c'est la survie.

Moi, j'ai renoncé à mon matricule. Je me suis converti à l'indéchiffrable.

Quand on se parlait encore, ma fille m'avait raconté une histoire apprise en cours de latin. Celle d'une femme à qui les dieux accordent la vie éternelle. Sauf que cette conne oublie de demander la jeunesse éternelle en prime. Du coup, elle se dessèche, elle se rabougrit pendant une éternité. Et à ceux qui passent, elle dit je veux mourir. Peu à peu, elle devient une sorte d'insecte. Ce mythe est censé expliquer l'existence des cigales, je crois. Edifiant, non ?

Mais il faut surtout pas moufter. Parce qu'un immortel qui la ramène, ça fait chier. Donc, on soigne ton corps, on l'entretient pour rien avoir à se reprocher, pour avoir la conscience claire. Mais ton esprit, on le passe au sanibroyeur.

Le rêve de certains gestionnaires, ce seraient des cuves alignées de vieillards en suspension dans un liquide nourricier et qui pourraient pas parler à cause des sondes qu'ils ont dans le nez, la bouche, le trou de balle.

Ça marche dans les films de science-fiction. Pas chez nous.

Des épaves à la casse.

Voilà pourquoi je me claquemure, pourquoi je me drape dans ma haine, un peu comme César quand ces salauds de

traîtres viennent le poignarder. Depuis trois mois, je les tiens à distance en tenant le crachoir.

A quatre-vingt-dix ans, j'ai plus que la force d'éructer et de leur glavioter au visage.

C'est bien.



[2]

C'est étrange, quand j'ai commencé ce journal de survie, j'ai remué les mots pendant longtemps dans mon crâne. J'ai imaginé des tas de commencements, des trucs bien crades, ou bien lyriques, des réflexions profondes.

Et puis, dès que j'ai écrit les premiers mots, tout s'est envolé. Mon journal est devenu une sorte de confession. Etrange.

J'ai l'impression d'avoir bouffé de ces lettres en vermicelle et d'avoir tout gerbé sur les carreaux immaculés. Les phrases se forment à mon insu, presque par hasard.

Je vais pas écrire beaucoup aujourd'hui. J'ai trop écrit hier et ça me fatigue. Mes mains me font mal. Toujours ces putains d'articulations qui grincent.

Mais je voulais pas oublier ce que je prévoyais de vous raconter au début. Ce qui a tout déclenché.

J'ai fait un rêve.

Vous attendez pas à un truc extraordinaire, du genre je vois la gloire du seigneur révélée à tous les êtres faits de chair ou bien j'assassine ma famille à la hache.

C'était y a deux jours et certains détails s'effacent déjà.

J'étais ici. Dans le mouiroir.

Il faisait nuit. On était dans une grande salle qui ressemblait davantage à celle d'un hôpital. Y avait du carrelage blanc par terre, ou bien en échiquier. Une lumière froide, vaguement bleue, me tombait dessus. Tout le reste était plongé dans l'obscurité. Le cadrage ressemblait à celui d'une bédé : en plongée, depuis un coin de la pièce. L'ensemble était filmé au fisheye et les lignes étaient courbées par l'objectif.

Moi, j'étais assis dans mon fauteuil roulant. Je portais cette espèce de blouse blanche hospitalière qui te laisse le cul à l'air. J'étais vieux : j'avais mon âge.

En face de moi, debout, grand, y avait un jeune homme qui me toisait. Je distinguais pas son visage mais il me semblait familier. C'était pas mon père.

Et pourtant, il m'a dit un truc du genre fiston.

Pas plus. Juste fiston.

Bien sûr, je me suis dit, c'est pas possible. Comment peut-il être mon père alors qu'il a bien soixante ans de moins que moi ? En même temps, je sentais que la situation était presque normale. J'étais pas surpris dans mon rêve.

Voilà, j'ai pas d'explication à proposer. Comprenne qui pourra.

Mais ça m'a tenu éveillé jusqu'au matin.

### [3]

A bien y réfléchir, je me demande pour qui j'écris dans ce carnet.

Pour moi ? Pour ces infirmiers de merde qui violent mon intimité en fouillant dans mes affaires quand je comate ? Pour ma fille qui me parle plus et qu'est devenue folle ? Pour mon ex-femme ? Pour ma seconde ex-femme ? Pour le premier connard qui lira ces mots ?

Qui mérite d'ouvrir ce carnet noir ?

Solipsisme du lorem ipsum.

Y a que moi, l'auteur. Avec un grand a. Personne peut comprendre.

[4]

Bon, je reprends après une nouvelle pause.

Ça fait trois mois que je dépéris ici. Je pense que noircir du papier m'aide à fortifier ma haine. Maintenant, je vais rentrer plus dans les détails. Du coup, je planquerais mon carnet où je peux.

J'ai réfléchi. Y a pas beaucoup d'endroits. Sur moi, c'est inutile. On me déshabille sans arrêt, on me nettoie, on me change.

Sous le lit, même problème.

Comme mobilier, j'ai droit qu'à un placard incrusté dans le mur. Quelques affaires y sont pliées. Et puis une pauvre table de nuit avec un tiroir. C'est là que je suis intervenu. J'ai piqué des punaises sur le tableau d'affichage en liège de l'accueil. C'était pas facile.

Y avait toujours une employée qui traînait dans le coin. J'ai dû stationner là pendant une bonne heure en prenant l'air sénile. J'ai même bavé à un moment parce que j'ai senti que la méfiance montait dans les regards.

Petit à petit, en me hissant sur les accoudoirs de mon fauteuil, j'ai réussi à arracher trois punaises. Avec ça, j'ai cloué une sorte de poche en carton sous le tiroir, une carte d'anniversaire pour une centenaire que sa famille attend de voir mourir. C'est d'ailleurs amusant de lire leurs vœux de bonne santé qui trahissent des pensées contraires. On espère que tu vas bien, mamie, se traduit par : dépêche-toi de crever, la vieille.

Dans cette poche, je peux glisser mon carnet. Ni vu ni connu. Cette enfoirée d'infirmière peut toujours se gratter pour le trouver !

Maintenant que j'ai assuré une planque confortable pour mes écrits, je vais pouvoir me lâcher sur les révélations.

Je commencerais bien par vous présenter les aides-soignants mais ç'a que peu d'intérêt. Ils passent sans cesse et restent pas. En trois mois, j'en ai vu défiler une trentaine. Ce sont que des silhouettes. Pas de visage. J'ai même envie de les appeler les <z-soignants> parce qu'ils marquent la fin du parcours, l'oméga, quoi.

J'ai tout de même une préférence pour les petites nouvelles. Elles sont pleines de bonne volonté et on peut les mener par le bout du nez.

Ça marchait au début. Maintenant, l'administration les prévient contre moi. Mais c'est comme ça que j'ai réussi à faire passer mes premières bouteilles de whisky en contrebande.

Parce qu'au bout de quelques jours, je commence à avoir les mains qui tremblent. Je supporte pas.

Donc, y avait des gentilles qui m'apportaient des litres de single malt en croyant travailler pour la sainte direction. Il y

en a même une que j'avais persuadée de voir en moi le père de la directrice. Ça, elle était aux petits soins avec moi !

Par la suite, elle a déchanté et démissionné quand on a découvert son petit trafic qu'elle pensait parfaitement légal.

Bref, tout est pas rose. Les filles, parce qu'y a que ça ici, viennent toutes d'afrique de l'ouest, de l'empire du ghana, remis au goût du jour par la chine, ou bien des hongroises qui ont fui la dictature. Autour de moi, c'est un mélange de langues et de couleurs. C'est exotique et on oublie un peu les murs lépreux.

Ça dure pas longtemps.

Parce que ces gonzesses aiment pas ce qu'elles font. Pas de formation, juste des femmes de ménage montées en grade. Nettoie les chiottes et enchaîne avec le vieux assis dessus. Je suis sûr que certaines aimeraient bien nous passer au jet d'eau en même temps que la salle de bains. C'est à peine si on nous essuie pas avec la serpillière qu'on passe sur le sol.

Tout est sale. A l'intérieur comme à l'extérieur.

J'en ai vu arriver. Fraîches, le sourire colgate. En trois semaines, elles deviennent des dragons sans cœur.

La machine les prend dans sa tourmente de cadences infernales, vous m'excuserez si j'emploie des tournures dépassées mais c'est tout ce que je suis, dépassé. Les sourires s'éteignent et elles rejoignent la grande sororité des faucheuses.

Leur but ? Comment faire crever un vieux le plus rapidement possible.

Elles ont des techniques bien au point. Avec l'expérience, j'en ai repéré une poignée.

Leur première arme, c'est le langage.

Des noms génériques qui se veulent affectueux, papy, mamie, mais ça résonne machin à mon oreille. On est des gosses. Le on est partout. Plus de nom, plus de personnalité. On te nie, on t'efface.

On te coupe.

Bien sûr, rien vaut le silence. Il suffit d'oublier l'appareil auditif des sourdingues. On lui balance la télé à la place. Des émissions de jeunes, trop rapides, trop criardes, qu'on arrive plus à suivre.

Pareil avec les lunettes, les dentiers, les cannes.

On est des guerriers désarmés. Parfois, c'est les vêtements qui nous manquent. Soit on t'habille tous les jours de la même manière, soit on te refile ceux du voisin qu'est mort et qu'était obèse, ça s'enfile plus facilement.

La transition linceul, j'appelle ça.

Pour la bouffe, il suffit qu'on te passe des trucs que tu peux pas avaler, des pâtes trop molles que tes pauvres chicots arrivent pas à mâcher, on étouffe. Les bras sont trop faibles pour couper au couteau en plastique. Ou alors, on te place le plateau-repas hors de portée. Ce que je préfère, c'est quand certaines s'étonnent qu'on mange rien.

Alors, mamie, on a pas faim ?

Salopes !

Les mecs, c'est pas mieux. Des brutes. Des gardes-chiourmes contrariés pour galériens sans rames.

On te lave à l'eau froide parce que la chaudière est trop vétuste et que le ballon d'eau chaude agonise. Tu restes le cul

à l'air quand on ouvre les fenêtres en plein hiver pour aérer parce que l'odeur est insupportable.

Eh oui, le mouroir, ça refoule, mes louloutes !

Certains tiennent absolument à faire bouger le vieux. Ils ont peur qu'on se pétrifie peut-être, qu'on se sédimente. Alors, la kiné ! Lève la jambe et marche ! Et je te tape dans le dos pour faire remonter les glaires !

T'appelles et personne vient t'accompagner aux chiottes. T'attends... La vessie hurle à l'aide, elle cède, c'est la fuite. Tu mouilles ton lit comme un gamin honteux... A la troisième fois, on te met une couche. Bienvenue dans le club des incontinents anonymes !

Ils se donnent le mot. Je peux presque les voir échanger des regards, partager leurs techniques de harcèlement. Parce qu'en mêlant tout ça, ton vieux crève en peu de temps. Tu le condamnes à l'alignement et à la transparence.

Et je vous parle même pas des familles.

Quand je les vois, parfois, rarement, rendre visite à leurs moribonds, je suis content d'avoir plus personne. Ils viennent se décharger de leurs vieilles rancœurs, de leur culpabilité. Ils ont pas le temps, la vie les attend dehors, hors du mouroir.

C'est pour ça que je crache dès qu'on s'approche de moi.

C'est le règne du glaviot, l'empire du mollard. Je mitraille à vue... J'ai même acquis une certaine précision. Il y en a une que j'ai eue dans l'œil droit.

Faut dire que c'était son premier jour. Elle savait pas encore. Elle s'est approchée. J'ai ajusté. Platch ! Dans le mille !



Depuis, ils se méfient tous. Ils ont compris que leurs sourires mielleux ou leurs mines sévères fonctionnent pas sur moi.

On m'évite, on me fuit.

Ils baissent les yeux en passant devant ma porte, ou alors ils me lancent des regards furtifs et haineux. Ça fait que gonfler ma résolution. Ils me nourrissent de leur crainte et de leur détestation. Monsieur Cirois est méchant. Je suis gonflé à bloc.

Y en a qu'un seul que je supporte, c'est chris.

Lui, même s'il se forçait, il pourrait pas être méchant. Il est trop con pour ça. C'est un gamin paumé au milieu des vieillards, avec sa face de demi-mongolien. J'ose pas imaginer la façon dont il a obtenu cet emploi. Sûrement un truc d'handicapé, les anciens cotorep.

Quoi qu'il en soit, le bonhomme est sympa. Il a des gestes doux et lents. Personne l'engueule parce qu'il peut pas faire plus vite. Au final, il s'occupe presque exclusivement de moi. C'est tout confort pour ma gueule !

C'est pour ça que je dois tenir. Dès que je vais commencer à me faner du cocotier, les vautours vont me tomber sur le caillou.

Ce sera l'hallali, la grande kermesse de mes oripeaux !

Approchez, y en aura pour tout le monde !

En attendant, ils peuvent pas me laisser crever. J'ai encore trop de répondant. Ils font leurs coups en douce mais je suis trop intelligent pour eux. Je démonte leurs minuscules complots merdeux, leurs tristes conspirations de sous-sol.

Quand chris est là, j'en profite pour faire ma balade. C'est un peu mon garde du corps.

Etrangement, je crois qu'il s'est pris d'affection pour moi, à la manière des bons chiens qui reviennent te lécher la main même quand tu leur balances un coup de latte dans les côtes...

On est beaux, tous les deux, moi dans le fauteuil, lui aux manettes. On arpente les couloirs avec les lignes de couleur sur le sol pour pas se paumer. Il s'agit pas d'envoyer au crématorium celui que tu voulais amener à la douche ! Quoique...

Rapidement, on a fait le tour et on s'emmerde sévère.

Alors, je regarde mes petits camarades. Je lis mon avenir en eux. Ce que je deviendrai quand je lâcherai la rampe.

Mon moment préféré : la cantine. L'épreuve du gavage. La plupart des menus sont à base de soupes, de purées, de compotes. La déliquescence contamine même l'assiette.

Et puis ceux qu'on force à bouffer parce qu'ils veulent pas, qu'ils ont envie de crever, qu'ils ont pas faim tout simplement. Les vieux, ça réclame du chocolat. Ils en ont plus rien à foutre de leur ligne, de leur taux de cholestérol, d'acides gras. Ils ont déjà été gâtés par la nourriture industrielle des débuts du vingt-et-unième. Et c'est pas les plateaux-repas servis par Restène® qui vont les faire rajeunir.

Alors les marques sur les lèvres, les gencives blessées des vieux qui serrent les dents et qu'on veut faire ouvrir le clapet avec la cuillère, entrer d'autorité dans leur intimité buccale.

Le viol nourricier, une autre invention du mouvoir.

Encore un relief du paternalisme mortifère. On sait ce qu'est bon pour toi alors ferme ta gueule et avale !

Evidemment, de l'autre côté, c'est la grande vidange...

Ça chie, ça pisse, ça vomit, ça bave, ça chiale enfin. Y a du résidu organique sur les murs, jusqu'au plafond. Ça éclabousse, ç'arrose, ça gicle. On s'en fout partout. La merde dépasse des couches de ceux qui foutent les mains dedans et s'en tartinent comme des indiens sur le sentier de la guerre.

Parfois, le mouroir me fait penser aux écuries d'augias. Mais sans le fleuve pour tout nettoyer. Dommage, chris pourrait jouer les hercule du pauvre.

Il est costaud, le salaud.

J'oubliais le sang. Il coule aussi souvent. Rate ta perf, retourne le vieux aux escarres, fais-le tomber par terre qu'il s'ouvre le crâne.

On est comme ça. Des quilles. On roule pour un rien. Des culbutos détraqués qui remontent plus, des vieilles tortues sur le dos, le ventre en l'air, attendant de crever.

C'est gai, hein ?

Chris me refille des bouteilles de whisky, heureusement. Il est à peine assez intelligent pour ça. Pas pour les apporter bien sûr, mais pour les planquer aux autres. Je crois que je lui ai enseigné la sournoiserie. Je suis fier...

Pas envie de vous causer de mes compagnons de captivité. Ils me dépriment trop. J'ai fait mon tour aujourd'hui même et leurs gueules pathétiques me donnent la gerbe rien que d'y penser.

Là encore, je pourrais faire une exception pour maglia.

Etrangement, dans notre section, on est une douzaine de mecs et une seule nana. Il faut croire que l'égalité leur a pas réussi : stress, clopes et picole ont pas mal abrégé la vie de nos petites chéries.

Tant mieux, c'est plus reposant. J'en ai assez de la gent féminine. Ça fait que des problèmes. J'ai passé l'âge. Deux épouses, une fille, ça m'a suffi.

Mais maglia, elle est pas pareille.

Elle a dû être très belle, jadis. Ou alors elle fait partie de ces femmes que l'âge rend magnifiques. A cent dix ans, elle respandit.

Si je suis unanimement détesté, tout le monde l'adore.

Je dois avouer que je me suis fait avoir par son charme. Elle a les yeux d'un bleu surnaturel, un peu comme les nourrissons. On dirait qu'elle s'est purifiée elle-même de tout ce qui vient voiler les regards.

Son âme y est à nu...

Elle a une coupe d'une autre époque, un peu genre garçonne à la louise brooks, mais avec des cheveux blancs.

Quand elle parle, elle a une voix grave. Elle raconte un peu n'importe quoi. Mais on l'écoute quand même.

Je crois qu'elle a perdu la tête depuis longtemps. Aucune importance. On trouve souvent deux-trois épaves de vieux rassemblés dans sa chambre pour boire ses paroles, d'autant plus précieuses qu'elles sont rares.

Même moi, je parviens pas à la détester malgré tous mes efforts.

[5]

Un instant.

Faut que je vous avoue quelque chose.

Y a pas de carnet noir. Je vous ai menti. C'est trop compliqué pour moi d'écrire sur du papier. Mes yeux arrivent plus à lire mes propres pattes de mouche. Je voulais avoir l'air...

Nostalgie du manuscrit, du papier calligraphié.

En fait, j'ai plus de crayon depuis longtemps. Dans mes mains, c'est un petit enregistreur automatique avec reconnaissance vocale. Un dictaphone numérique nouvelle génération. Tu causes, il écrit sur son écran tellement minuscule que j'y distingue que dalle. Et il est assez discret pour être rangé dans la poche sous le tiroir. Avec les nouvelles piles au graphène, ça peut durer des mois et ça se recharge en quelques minutes.

C'est pas si différent finalement. Il suffit d'appuyer sur lecture. Et puis, ça me donne l'impression que mes mots restent en vie un peu plus longtemps. Une fois écrits, ils sont à moitié morts. Des mots morts-vivants. Alors que, tant que ma parole

reste orale, je suis l'esprit qui plane sur les eaux, les océans, les ossements. Le jour où on écrira tout ça, noir sur blanc, ce sera la fin.

Voilà.

J'ignore pourquoi je vous raconte ça maintenant.

Peut-être parce que, pour la première fois depuis que je moisis ici, on a eu un événement, un vrai, dans le temps sériel du mouvoir.

Même si je vais faire ma promenade avec chris aujourd'hui, je me suis entraîné.

Tous les jours, je fais des exercices pour me maintenir en forme. Les jambes, c'est foutu depuis des années. La faute aux genoux qui m'ont lâché. Rupture des ligaments croisés, arthrose, prothèse, j'ai tout eu ! Résultat, j'ai les guiboles en fromage blanc.

Alors, j'ai mis l'accent sur les bras. Comme on a tout un tas de barres pour s'accrocher, je m'y agrippe, effectue des tractions quotidiennes. Pas question de me laisser aller. Mes muscles sont devenus secs avec le temps mais je suis encore costaud. Si on faisait une course de fauteuils, je gagnerais haut la main. Enfin, façon de parler.

Donc, j'effectuais ma ronde à notre étage. Ce qu'est amusant, c'est qu'à l'origine, le projet était de nous mélanger avec une crèche. Le début et la fin de vie ensemble. La boucle bouclée ! Il paraît que ça fait du bien à tout le monde en donnant des responsabilités aux alzheimer de s'occuper des mioches et que les gamins sont plus tolérants en matière de lenteur et de maladresse. Le contact des vieux les calme.

Mais ç'a pas fonctionné longtemps. La crèche a fermé quand y a plus eu assez de gosses. Les gens veulent plus se reproduire, ils veulent juste vivre plus longtemps. Ça me fait parfois penser au tableau de goya avec saturne qui dévore ses enfants. C'est un peu ce qu'on fait avec l'AHR®, rempli d'hormones antiviellissement tirées de cellules souches ou je ne sais quoi. Il paraît que c'est pris sur les enfants mort-nés des pays du tiers-monde. Et que parfois on les aide un peu à être mort-nés. J'ai lu des articles là-dessus, il y a longtemps. Quand j'avais encore des journaux. Bref, on préfère bouffer nos propres gamètes que de les utiliser pour autre chose.

En même temps, je me plains pas. Les mioches m'ont toujours fait chier. Même la mienne, on l'a eue sur le tard parce que j'étais pas super chaud. C'est ma femme, la première, qui a insisté.

Là aussi on est passés par toutes les étapes. Grossesse extra-utérine avec fausse couche. J'ai dû ramasser le truc violacé et gluant qui tombait du ventre de ma femme.

Et puis un jour, quand on y croyait plus, j'avais déjà près de quarante-cinq ans, elle un peu moins, ma fille a débarqué. Déception : j'aurais préféré un garçon. Les filles, je sais pas quoi leur raconter... Comme je disais, elles me fatiguent. Les hommes savent mieux se contenir. On est pas du genre à laisser des trucs nous couler des entrailles par exemple...

Bref, la gamine, on l'a appelée Léa. C'était à la mode. Moi, j'avais pensé d'abord à léo, à cause de léo ferré. J'ai eu qu'à changer une petite lettre finalement, une lettrine. Pour le reste, j'ai suivi mon plan. Je l'ai élevée comme un garçon. C'est peut-être pour ça qu'elle a fini par donner dans le gigot à

l'ail. J'en suis pas sûr, mais je l'ai senti. Jamais de copain après le collègue. C'est louche, non ?

Quand elle s'est barrée en hongrie, pour ses études à ce qu'elle disait, les échanges érasmus que ça s'appelait à l'époque, j'ai bien compris qu'elle me cachait quelque chose. De toute façon, j'étais pas très en forme alors. Un coup de mou. J'étais en plein divorce.

Ma vie est banale à pleurer.

Elle a essayé de me cacher tout ça mais je l'ai bien compris. Je suis pas con, allez !

Où j'en étais ?

Oui, j'arpentais donc les couloirs de notre belle institution. Pour vous représenter, les murs sont roses et bleus. Y a des lapins de pâques et des pères Noël sur de grandes fresques moches qui piquent les yeux. Ça dégueule du sous-disney, des sourires à te foutre la gerbe, des grands yeux innocents, et puis des animaux. Tout doux, tout gentils. Pas du loup féroce qui te fait chialer dans le noir en réclamant la veilleuse.

A croire quand même que l'artiste était sous acide au moment de peindre tout ça. Dans le noir, parfois, y a des ombres, et toute cette guimauve est envahie par les ténèbres. La peinture a cloqué à certains endroits et des bosses apparaissent çà et là.

Tout vire au cauchemar. Les petits mammifères grimacent. Leurs dents s'allongent, leurs yeux s'exorbitent. J'en ai parfois la chair de poule en contemplant le paysage.

Bad trip, les enfants !

Toy story version lovecraft !



Le délirium tremens envahit le cartoon !

Dans les chambres, pareil. Des petites pancartes où on peut écrire le nom du pensionnaire. Barbie pour les filles, ken pour les hommes. Le code couleur obligé. On a échappé de peu au lit-cage et au babyphone. Mais c'est pas loin.

Rien que d'y penser, ça me rend malade.

De toute façon, c'est pas de ça que je voulais vous parler.

Je vous ai annoncé un événement, le voici.

Maglia est morte.

Ou presque...

Depuis ce matin, elle a glissé dans une sorte de coma. Deux autres pensionnaires étaient allés la voir dans sa chambre comme chaque jour.

Je suis entré à mon tour, mine de rien. J'ai aperçu yan, ce colosse. C'est un ancien biker gonflé à la fonte et à la bière. Je l'ai déjà vu à poil : il a un grand tatouage d'aigle qui lui barre le dos. C'est un des seuls du mouvoir à tenir debout correctement. Un vrai roc.

Ce con s'est pris un tas d'accidents de moto dans sa jeunesse. Il a une partie du cou et de la mâchoire brûlée. Il a dû se casser tous les os au moins une fois.

Certains racontent qu'il était mécanicien et qu'un jour, il s'est laissé tomber un moteur de cent kilos sur le pied. Il a soulevé le matos tout seul. S'est remis la cheville en place et est parti à l'hôpital.

Mais si le corps tient, la cervelle a lâché...

Il parle plus, traîne les yeux dans le vague. Tout ce qu'il sait faire, c'est chanter des chansons. Radio nostalgique en boucle.

Parce que monsieur aime la variété française. Alors tout y passe.

Quand je suis arrivé, il entonnait « elle va mourir la mamma » ! Mais pas fort, comme une prière.

A côté, y avait pierrot avec sa grosse barbe toujours mouillée de bave. Bien que j'aie jamais compris pourquoi, c'est lui que maglia semble préférer. Elle a toujours un geste dans sa direction. Il a l'air solide mais il craque souvent. Je le vois chialer et ses larmes se mêlent à sa salive.

En tout cas, ils étaient là, devant le lit, muets comme des pierres. Un silence de tombeau. Personne était encore levé dans le mouiroir. La tournée des infirmières se faisait attendre.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Une allergie alimentaire ?

On l'a trouvée comme ça. Elle se réveille pas.

« Ils sont venus, ils sont tous là ! »

J'ai réfléchi rapidement. On est peu après les fêtes. Ç'allait pas se presser pour prendre en charge les vieux. On avait un peu de temps.

On va donner du fric aux <z-soignants> pour qu'ils entrent pas ici.

Qu'est-ce que ça va changer ?

Elle va se réveiller, c'est sûr. Il faut attendre un peu. Tu veux pas qu'ils l'envoient au crématorium ?

« Jamais, jamais, tu ne nous quitteras ! »

Ta gueule, yan !

Faut pas avoir peur. Elle va revenir. On a juste besoin de temps. Chris montera la garde devant sa chambre. Il empêchera les autres d'entrer.

Ils étaient d'accord. On a répandu le bruit sur tout l'étage. Putain, ce tremblement de terre ! Tout le monde voulait venir voir. Même tom le vieux drogué qui passe plus de temps avec ses chèvres dans le larzac, ou dans ses souvenirs de katmandou, plutôt qu'avec nous. Il voulait voir ça.

Alors, toute la journée, on a monté la garde.

Chris a accepté. Avec son bel habit blanc, il avait l'air d'un bloc de marbre posé devant la porte. Si ça regimbait, on lâchait quelques billets ramassés auprès des pensionnaires. On leur a dit de pas s'en occuper, que maglia dormait. L'essentiel, c'était que la directrice soit pas au courant.

Le personnel a fait ce qu'on lui demandait.

Y a jamais eu aussi peu de problèmes que ce jour-là. Tout le monde a mangé, a chié sur ordre. J'ai gardé mes crachats pour moi. Les <z-soignantes> étaient aux anges.

Nous aussi, on a baigné dans une espèce de joie craintive. Pour la première fois, on a fait un truc ensemble. C'est moi qui ai porté la bonne parole aux autres pensionnaires. J'ai usé de ma salive autrement.

J'espère pas me tromper en disant que maglia va revenir d'entre les morts.

*Fin de l'extrait.*

Aux Mûriers, l'ennui tue tout aussi sûrement que la vieillesse. Matt Cirois, 90 ans et des poussières, passe le temps qu'il lui reste à jouer les gâteaux. Tout aurait pu continuer ainsi si Maglia, la doyenne de la maison de retraite, n'avait vu en rêve le fléau s'abattre sur le monde. Et quand, après quarante jours et quarante nuits de réclusion, les pensionnaires retrouvent la lumière et entrent en chaises roulantes dans un Paris dévasté, c'est pour s'apercevoir qu'ils sont devenus les proies de créatures encore moins vivantes qu'eux. Que la chasse commence...



Fabien Clavel, lauréat d'une douzaine de prix et auteur d'une vingtaine de romans, est l'une des voix les plus connues de l'imaginaire. Sa plume caméléon s'adapte à sa volonté d'en explorer tous les sous-genres. Avec *L'Évangile cannibale*, il revisite le mythe du zombie et du survival dans un roman court, rythmé et caustique.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 17 €  
([clie](#))

En numérique : 3,99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-917689-58-5